

clélie avit



à l'inverse du monde

roman



Clélie Avit

À l'inverse du monde

© Clélie Avit, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-7182-6

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

— On attend que le dernier soit passé ?

— On attend.

Assis dans la neige, les deux enfants regardent sauter le dernier skieur. Béats d'admiration, ils applaudissent avant d'échanger un regard complice.

Cet hiver, leur amitié a pris un nouveau tournant et pas seulement parce qu'ils se retrouvent pour la quatrième année consécutive. En vérité, s'ils se sont tant rapprochés cette fois, c'est parce qu'une passion commune est née en même temps qu'une nouvelle piste dans la station : un parc de freestyle.

— À nous ! s'écrie la fillette en manteau orange en bondissant sur ses skis.

— Attend, ton masque est de travers.

Le garçon approche, espiègle. Il sait que la demi-heure de liberté octroyée par leurs pères respectifs va bientôt toucher à sa fin mais l'impatience de son amie l'a toujours fait rire. Juste pour la faire trépigner davantage, il réajuste consciencieusement l'élastique du masque, traînant plus que nécessaire. Elle se mord les lèvres, consciente de son jeu. Lui, a les yeux qui pétillent. Puis il reprend ses bâtons, les mains un peu tremblantes.

Ce n'est pas qu'il ait peur de sauter. Au contraire, l'excitation est là, prenant le pas sur tout le reste. Cependant, une crainte demeure, celle que leur rêve soit enterré avant d'avoir pu le jour...

Demain, son amie repart chez sa mère. Ce soir, son père à lui rentre d'une compétition avec ses propres skieurs. Autant d'entraves qui pourront faire de la section junior à laquelle ils aspirent un vague et fugace souvenir.

Pourtant, ils ont tous les deux le niveau requis. Son amie est même un peu plus douée que lui. Mais l'univers semble se dresser à leur rencontre, les maintenant au bord du gouffre qui pourrait définitivement les séparer, en amitié comme sur leurs skis.

La petite fille a déménagé récemment à cause du divorce de ses parents, sa présence cette semaine marquant le début d'une inégale alternance entre les deux foyers qui seront désormais les siens. Le garçon, lui, désespère de voir sa famille songer à autre chose qu'au slalom, mais avec un père entraîneur dans cette discipline, la tâche sera rude sinon perdue d'avance.

Du coup, plus il y pense, plus il a l'impression que ce moment ensemble sera le dernier.

Dans un soupir, il regarde son amie glisser vers le point de départ. Bien entendu, ils ne sautent que la dernière bosse. Ils ne sont pas assez stupides pour emprunter la totalité du parc à seulement neuf ans.

Talonnant pour la rattraper, il suit sa trace. Elle partira la première, comme à chaque fois. Il la regardera sauter, tirant leçon de sa façon de faire pour être sûr de ne pas finir les skis par-dessus la tête lorsque son tour viendra. Après tout, elle lui a donné de belles leçons, avec sa petite voix aiguë et son aplomb sans faille, et la confiance qu'il lui porte est sans pareil.

Enfin côte à côte, la main de la petite fille se glisse dans la sienne. Avec les gants, difficile de dire, mais il a l'impression qu'elle tremble un peu. Peut-être vient-elle à son tour de réaliser que leur avenir était sur le point de leur échapper. Qu'à moins de renverser ciel et terre, ils étaient condamnés à suivre la voie que leurs parents avaient décidé pour eux.

— J'essaierai de la convaincre, dit-elle à voix basse. Et toi, tu essaieras ?

Il hoche seulement la tête, la gorge serrée. Jamais il n'a risqué perdre un ami. Jamais il n'a manqué d'air à ce point.

Au moment où elle le lâche, c'est comme si l'univers se dérobaît à lui, l'abandonnant sur sa petite plaque de neige. À distance, il la regarde s'élever du sol sans la moindre hésitation puis atterrir après un saut modeste mais maîtrisé.

Enfin, elle vire pour l'attendre en contrebas, quitte casque, masque et moufles et le hèle sans modération.

— Vas-y ! Et je suis certaine que tu réaliseras ton rêve !

Malgré sa confiance défaillante en l'avenir, il sourit. Dans cette phrase, il y avait une tonne d'encouragements. Il y avait tous leurs sauts et toutes leurs

chutes précédentes, toutes ces minutes qui les ont soudés, toute l'amitié dont n'importe qui aurait rêvé.

Alors, le cœur aussi gros que la montagne, il se positionne sur le départ.

Puis il s'élançe.

HUIT ANS PLUS TARD

1.

MATHILDE

— Papa, c'est bon...

— Tu es sûre d'avoir tout pris ?

Amusée, je jette un œil à mon reflet dans le miroir. Vue d'ici, je ressemble plus à un astronaute qu'à une skieuse, bien que seul le casque soit blanc. Pour le reste, les teintes se déclinent entre noir et turquoise et les couches sont si nombreuses qu'on pourrait se demander si un humain habite effectivement en-dessous. Je tente un sourire qui reste caché.

— Si tu penses qu'il me manque un truc, je ne saurai même pas où le mettre ! je m'exclame en repoussant le cache-col.

— On n'est jamais trop prudent. Tu n'as que dix-sept ans, je préfère parer aux ennuis.

C'est vrai que les ennuis, c'est ma spécialité, mais mon père n'est pas forcément au courant. Ou alors il est au courant mais il n'en parle pas. Non pas qu'on ait beaucoup parlé, ces dernières années. Ma mère et lui sont divorcés et cette semaine de ski s'apparente à mon premier séjour chez lui en... En combien, déjà ? Huit ans ?

Huit ans, je n'en reviens pas. Huit ans que je ne l'ai pas vu. À bien y réfléchir, ça coïncide même avec le premier, le plus énorme, le plus impressionnant de tous mes ennuis.

Il y a huit ans, j'ai perdu la mémoire et cette amnésie a malencontreusement effacé les années précédentes. On peut donc considérer que je n'ai jamais vu mon père, d'autant que mes parents ont divorcé juste avant mon « gros ennui ».

Quand je suis descendue du train hier et que je l'ai trouvé sur le quai, il portait un pantalon gris, un gros manteau de ski, un bonnet et des lunettes de soleil. Franchement, il ressemblait à tous les autres mais il est le seul à avoir avancé

vers moi. Puis il a quitté son attirail et a glissé un sourire hésitant. Je ne le lui en ai pas voulu une seule seconde parce que je faisais exactement pareil.

En plus, il était sûrement en train de se dire : « c'est ma fille » et moi, je me disais « c'est mon père ».

Mon père... Un homme d'un mètre quatre-vingt qui ne me rappelait absolument rien mais à qui j'ai dit « bonjour, papa » parce que ça semblait naturel.

Sur le coup, ça m'a surtout fait bizarre.

Aujourd'hui cependant, les bizarreries sont derrière moi. Nous ne totalisons que douze heures de cohabitation mais c'est déjà assez pour dire que mon papa, je l'aime bien.

Je l'aime bien tandis qu'il remonte ma fermeture éclair comme si j'avais cinq ans. Je l'aime bien tandis qu'il me tend mes moufles flambant neuves. Et je l'aime bien tandis qu'il réajuste mon masque que j'ai apparemment mis de travers.

Puis je vois soudain flou.

Bien sûr, ce pourrait être à cause du masque, de l'émotion, ou de n'importe quoi d'autre, mais nul besoin de nier l'évidence, je ne suis pas assez normale pour ça. Car en vérité, si je vois soudain flou, c'est uniquement parce que mon passé tente de ressurgir.

Au lieu de mon père dans sa tenue de pisteur, il y a un enfant en casque vert qui se tient devant moi. Au lieu d'un appartement tout en bois, il y a les flancs immaculés d'une montagne. Au lieu de mes pieds sur le parquet, il y a deux skis qui menacent de me faire partir en arrière. D'ailleurs, j'ai *vraiment* l'impression de partir en arrière.

Wow !

Je fais un pas pour me stabiliser et, à mon grand soulagement, tout revient en place. Mon père est dans son uniforme noir avec le logo de la station. Nous sommes dans le hall d'entrée de son appartement. Je suis dans un mélange de bleu et de noir, prête à sortir skier, et absolument pas déjà équipée... en manteau orange... taille 10 ans ? ! ?

Hé bien... C'est le premier souvenir qui apparaît avec autant de clarté. Mais j'aurais pu m'y attendre.

— Mathilde ? s'inquiète mon père, une main sur mon épaule. Tout va bien ?

— Oui, je réponds du tac-au-tac.

En huit ans, j'ai vite compris que « oui » était la meilleure réponse à beaucoup de questions...

Mon père, lui, semble perplexe. Il paraît aussi plus pâle qu'avant mon saut dans le passé. Bah, il faudra qu'il s'y fasse. Ces réminiscences imprévues, et aussi tellement inutiles, font partie de mon quotidien.

Personnellement, je n'y fais même plus attention, les fragments de souvenirs se succédant les uns aux autres sans lien particulier. La seule chose qui commence à m'inquiéter est le temps qu'elles prennent. Ou plutôt le temps qu'elles *me volent*. Parce qu'à chaque fois que mon passé s'incruste dans mon présent, il y a un prix à payer : un morceau de passé contre un morceau de présent.

Hé oui, retrouver la mémoire coûte cher ! Mais si encore ce n'était que ça...

Récemment, les durées de paiement se sont rallongées. Au début, c'était une histoire de deux ou trois secondes. Là, j'ai carrément un doute sur le fait de m'être brossé les dents. Et si le goût de mon dentifrice m'indiffère, c'est loin d'être le cas d'une discussion avec mon père. J'en ai assez raté pendant huit ans, ce serait bien d'essayer de ne pas continuer.

Honteuse, je me baisse pour nouer un lacet qui n'est pas défait. Je le savais pertinemment. Revoir mon père suite à une si longue séparation, c'était tenter le diable. À bien y songer, c'est presque incroyable que mon passé ait attendu ce matin pour revenir à la charge. Peut-être que je devrais lui en parler. Il risque de s'inquiéter si j'oublie ainsi plusieurs fois par jour.

Je me racle la gorge en me relevant. Mon père a repris des couleurs. Je n'ai pas dû rater grand-chose sinon il serait plus soucieux que ça. En plus, je n'ai pas menti. En-dehors de ces échanges passé-présent dont personne ne sait rien, je vais bien.

— Bon, si tu le dis, répond mon père en haussant les épaules.